

Joachim du Bellay, « Épitaphe d'un chat » (1555)¹

Georgette WACHTEL

Maintenant le vivre me fâche :		Le flanc haussé, le ventre large,	
Et à fin, Magny, que tu sache'		Bien retroussé dessous sa charge,	50
Pourquoi je suis tant éperdu,		Et le dos moyennement long,	
Ce n'est pas pour avoir perdu		Vrai sourien, s'il en fut onc.	
Mes anneaux, mon argent, ma bourse :	5	Tel fut Belaud, la gente bête,	
Et pourquoi est-ce donques ? Pour ce		Qui des pieds jusques à la tête	
Que j'ai perdu depuis trois jours		De telle beauté fut pourvu,	55
Mon bien, mon plaisir, mes amours :		Que son pareil on n'a point vu	
Et quoi ? Ô souvenance grève !		Ô quel malheur ! Ô quelle perte,	
À peu que le cœur ne me crève	10	Qui ne peut être recouverte !	
Quand j'en parle ou quand j'en écris ;		Ô quel deuil mon âme en reçoit !	
C'est Belaud mon petit chat gris		Vraiment la mort, bien qu'elle soit	60
Belaud, qui fut par aventure		Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,	
Le plus bel œuvre que nature		Si de voir elle eût pris la peine	
Fit onc en matière de chats :	15	Un tel chat, son cœur endurci,	
C'était Belaud la mort aux rats,		En eût eu, ce crois-je, merci :	
Belaud, dont la beauté fut telle,		Et maintenant ma triste vie	65
Qu'elle est digne d'être immortelle.		Ne hairait de vivre l'envie.	
Donques Belaud premièrement		Mais la cruelle n'avait pas	
Ne fut pas gris entièrement,	20	Goûté les folâtres ébats	
Ni tel qu'en France on les voit naître		De mon Belaud, ni la souplesse	
Mais tel qu'à Rome on les voit être,		De sa gaillarde gentillesse :	70
Couvert d'un poil gris argentin,		Soit qu'il sautât, soit qu'il grattât,	
Ras et poli comme satin,		Soit qu'il tournât ou voltigeât	
Couché par ondes sur l'échine,	25	D'un tour de chat, ou soit encore	
Et blanc dessous comme une hermine.		Qu'il prît un rat et or et or	
Petit museau, petites dents,		Le relâchant pour quelque temps	75
Yeux qui n'étaient point trop ardents,		S'en donnât mille passe-temps.	
Mais desquels la prunelle perse		Soit que d'une façon gaillarde	
Imitait la couleur diverse	30	Avec sa patte frétilarde	
Qu'on voit en cet arc pluvieux,		Il se frottât le musequin,	
Qui se courbe aux travers des cieux.		Ou soit que ce petit coquin	80
La tête à la taille pareille,		Privé sautelât sur ma couche,	
Le col grasset, courte l'oreille,		Ou soit qu'il ravît de ma bouche	
Et dessous un nez ébenin	35	La viande sans m'outrager,	
Un petit muflé lionin,		Alors qu'il me voyait manger,	
Autour duquel était plantée		Soit qu'il fît en diverses guises	85
Une barbelette argentée,		Mille autres telles mignardises.	
Armant d'un petit poil follet		Mon dieu, quel passe-temps c'était	
Son musequin damoiselet.	40	Quand ce Belaud virevoltait	
Jambe grêle, petite patte		Folâtre autour d'une pelote !	
Plus qu'une moufle délicate,		Quel plaisir, quand sa tête sotte	90
Si non alors qu'il dégainait		Suivant sa queue en mille tours,	
Cela dont il égratignait :		D'un rouet imitait le cours !	
La gorge douillette et mignonne,	45	Ou quand, assis sur le derrière,	
La queue longue et la guenonne,		Il s'en faisait une jarr'tière,	
Mouchetée diversement		Et montrant l'estomac velu	95
D'un naturel bigarrement :		De panne blanche crêpelu,	

¹Première parution dans la Revue de l'Association des Professeurs de Lettres n°134 (juin 2010), « Spécial Du Bellay ».

Semblait, tant sa trogne était bonne		De longue et fâcheuse harmonie,	150
Quelque docteur de la Sorbonne !		Ains se plaignait mignardement	
Ou quand alors qu'on l'animait,		D'un enfantin miaulement.	
À coup de patte il escrimait,	100	Belaud (que j'aie souvenance)	
Et puis apaisait sa colère		Ne me fit onc plus grand offense	
Tout soudain qu'on lui faisait chère.		Que de me réveiller la nuit,	155
Voilà, Magny, les passe-temps		Quand il entr'oyait quelque bruit	
Où Belaud employait son temps.		De rats qui rongeaient ma paillasse :	
N'est-il pas bien à plaindre donc ?	105	Car lors il leur donnait la chasse,	
Au demeurant tu ne vis onc		Et si dextrement les happait,	
Chat plus adroit, ou mieux appris,		Que jamais un n'en échappait.	160
À combattre rats et souris.		Mais, las, depuis que cette fière	
Belaud avait mille manières		Tua de sa dextre meurtrière	
De les surprendre en leurs tanières,	110	La sûre garde de mon corps,	
Et lors leur fallait bien trouver		Plus en sûreté je ne dors,	
Plus d'un pertuis, pour se sauver		Et or, ô douleurs nonpareilles !	165
Car onques rat, tant fût-il vite,		Les rats me mangent les oreilles :	
Ne se vit sauver à la fuite		Mêmes tous les vers que j'écris	
Devant Belaud. Au demeurant	115	Sont rongés de rats et souris.	
Belaud n'était pas ignorant :		Vraiment les Dieux sont pitoyables	
Il savait bien, tant fut traitable,		Aux pauvres humains misérables,	170
Prendre la chair dessus la table ;		Toujours leur annonçant leurs maux	
J'entends, quand on lui présentait,		Soit par la mort des animaux,	
Car autrement il vous grattait,	120	Ou par quelque autre présage,	
Et avec la patte friande		Des cieux le plus certain message.	
De loin muguetait la viande.		Le jour que la sœur de Cloton	175
Belaud n'était point mal-plaisant,		Ravit mon petit Peloton,	
Belaud n'était point mal-faisant,		Je dis, j'en ai bien souvenance,	
Et ne fit onc plus grand dommage	125	Que quelque maligne influence	
Que de manger un vieux fromage,		Menaçait mon chef de là-haut,	
Une linotte et un pinson,		Et c'était la mort de Belaud :	180
Qui le fâchaient de leur chanson.		Car quelle plus grande tempête	
Mais quoi, Magny ? Nous-mêmes hommes		Me pouvait foudroyer la tête ?	
Parfaits de tous points nous ne		Belaud était mon cher mignon	
[sommés.	130	Belaud était mon compagnon	
Belaud n'était point de ces chats		À la chambre, au lit, à la table,	185
Qui nuit et jour vont au pourchas,		Belaud était plus accointable	
N'ayant souci que de leur panse :		Que n'est un petit chien friand,	
Il ne faisait si grand dépense,		Et de nuit n'allait point criant	
Mais était sobre à son repas,	135	Comme ces gros marcoux terribles	
Et ne mangeait que par compas,		En longs miaulements horribles :	190
Aussi n'était-ce sa nature		Aussi le petit mitouard	
De faire partout son ordure,		N'entra jamais en matouard :	
Comme un tas de chats, qui ne font		Et en Belaud quelle disgrâce !	
Que gâter tout par où ils vont :	140	De Belaud s'est perdue la race.	
Car Belaud, la gentille bête,		Que plût à Dieu, petit Belon,	195
Si de quelque acte moins qu'honnête		Que j'eusse l'esprit assez bon,	
Contraint possible il eût été,		De pouvoir en quelque beau style,	
Avait bien cette honnêteté		Blasonner ta grâce gentile,	
De cacher dessous de la cendre	145	D'un vers aussi mignard que toi :	
Ce qu'il était contraint de rendre.		Belaud, je te promets, ma foi	200
Belaud me servait de jouet.		Que tu vivrais, tant que sur terre	
Belaud ne filait au rouet,		Les chats aux rats feront la guerre.	
Grommelant une litanie			

Éclaircissements nécessaires pour la compréhension, à la lecture

V. 9 :

Grève : adjectif, féminin de *grief*, « pénible, insupportable ».

V. 15, 113 :

Onc, onques : selon les besoins de la métrique ; il en est de même pour

V. 54 :

Jusques

V. 29 :

Pers, e, épithète de nature de l'eau : « bleu-vert » ; « la déesse aux yeux pers ».

V. 35 :

Ébenin : de la couleur de l'ébène.

V. 40 :

Musequin damoiselet : « petit museau de damoiseau », jeune homme noble, masculin de demoiselle ou damoiselle.

V. 41 :

Grêle : doublet « de gracile », donc jambe fine.

V. 46 :

À la guenonne : « à la manière d'une guenon », voir des expressions comme « filer à l'anglaise » ou « à la hussarde »

V. 52 :

Sourien : « attrape-souris », adjectif créé à partir de la prononciation de souris, avec le suffixe -ien, encore productif, exemples : plébéien ou terrien.

V. 59 :

Deuil : « grande douleur » souvent causée par la perte d'un être cher, d'où le sens moderne du mot dans l'expression « être en deuil » avec ou sans chagrin.

V. 61 :

Fière : « sauvage », « cruelle », mot dérivé : « féroce ».

V. 64 :

Merci : « Pitié, miséricorde » ; « Dieu en aura plutôt de vous merci » Villon, *La Ballade des Pendus*. Voir le sens de l'expression « être à la merci de quelqu'un ».

V. 66 :

Hairait, ne pas faire de diérèse, lire comme le nom qui lui correspond « haine », sous peine de faire un vers faux.

V. 70 :

Gaillarde gentillesse : « d'une grâce plaisante, agréable, pleine de vie et de santé ».

V. 72 :

Façon gaillarde : d'une façon « vigoureuse, nerveuse ».

V. 74 :

Et or et or : « de temps en temps ».

V. 81 :

Privé : emploi adverbial de l'adjectif : « avec une familiarité inconvenante », à rapprocher du sens de « privauté »

V. 83 :

Viande : « nourriture » ; *chair* (vers 118) : « viande ».

V. 96 :

Panne : pan de tissu de laine, de coton, de soie, à longs poils peu serrés.

L'estomac... crépelu de... : « en petites ondulations », « crépelé ».

V. 97 :

Trogne : « visage plein révélant le goût de la bonne chère, donc de bon vivant ».

V. 102 :

Chère : « visage, mine, air ; « faire chère », montrer bon visage, de l'affection.

V. 112 :

Pertuis : « trou », voir « Maupertuis », *Le Roman de Renard*.

V. 114 :

Ne se vit sauver : voir la tournure « il ne se voit pas faire ceci ou cela ».

V. 121 :

Friande : premier sens de cet adjectif verbal d'un verbe « frire », être gourmet, puis il a qualifié l'objet du désir avec le sens de « qui a de la saveur » et a fini par s'affaiblir pour devenir un terme vague d'affection.

V. 122 :

Muguetaît : cherchait à obtenir. Mugueter, courtiser à la façon d'un muguet, jeune galant, parfumé au muguet.

V. 136 :

Par compas : « avec mesure », juste ce qui est nécessaire.

V. 143 :

Contraint possible il eût été : encore un adjectif employé adverbialement dans le sens de « s'il arrivait que par accident, par hasard, il eût été contraint ».

V. 151 :

Aïns : « mais ».

V. 154 :

Que j'aie souvenance : « autant que je m'en souviens ».

V. 155 :

Grand offense : féminin de l'adjectif semblable au masculin.

V. 156 :

Entr'oyer : verbe composé de « entre » et « ouïr » de la même façon qu'« entrevoir » et perdu aujourd'hui.

V. 169 :

Pitoyables : « qui ont pitié ».

V. 175 :

Cloto, nom francisé de Clotho, une des trois Parques ; elle file sur son rouet le fil de la vie, Lachésis la mesure de sa baguette tandis qu'Atropos, la plus redoutable, de ses ciseaux, le coupe.

V. 186 :

Accointable : le nom correspondant à l'adjectif est « accointance, relations familières », donc agréable.

V. 189 :

Marcoux : gros matou.

V. 191 :

Mitouard : « chat » ; au XIII^e siècle : « chatte ».

V. 192 :

Matouard : il ne connut jamais l'état de matou reproducteur.

V. 192 :

Belon comme *Belaud* : diminutifs affectueux de « beau ».

V. 199 :

Mignard : mignon, gracieux, gentil.

Il n'est pas question de faire une explication textuelle d'un poème de 202 vers ni d'en proposer l'étude d'un extrait (à choisir pour une classe de collège) car il mérite d'être étudié en entier dans une classe de second cycle en lecture suivie. En effet, à travers une expérience partagée par tous les âges à travers le temps, il permet de découvrir la Pléiade dans la personne de Du Bellay, l'ami de Ronsard, ce que fut cette brigade de jeunes poètes ambitieux, exigeants, amoureux de leur langue, le français, promu récemment au rang de langue officielle par l'édit de Villers-Cotterêts (1549), soit dix ans avant *Défense et Illustration de la Langue française*, programme linguistique et littéraire destiné à la hausser au niveau des langues anciennes, grecque et latine, premier manifeste littéraire ; Du Bellay s'y montre injuste jusqu'à l'insolence à l'égard des poètes du passé. Cette ambition est inséparable d'un fort sentiment patriotique qu'il affirme avec force dans sa dédicace au cardinal Du Bellay : « *La Défense et Illustration de la Langue française*, à l'entreprise de laquelle rien ne m'a induit que l'affection naturelle envers ma Patrie. »

Étant donné la haute ambition du poète, on peut être étonné du choix d'un poème du recueil intitulé *Divers Jeux rustiques et autres œuvres poétiques* paru en 1557, à son retour en France en même temps que *Les Antiquités de Rome*, *Les Regrets* et *Les Poemata*. Il appartient à ce genre d'ouvrages qui nous font découvrir un autre aspect des poètes humanistes de la Renaissance qui après 1550 donnent d'eux-mêmes une image grave et austère. Ainsi, dans la préface de *L'Olive* Du

Bellay fustige « ceux qui aiment les jeux, les banquets et autres menus plaisirs », il estime que « la poésie n'est pas faite pour eux » alors que l'avertissement « Au Lecteur » de *Divers Jeux rustiques* présente son livre comme une « récréation ». « C'est le temps (le temps de la composition) qu'on donne ordinairement au jeu, aux banquets, et autres telles voluptés de plus grand frais et de moindre plaisir. » Il déclare, en outre, avec une certaine désinvolture que ceux qui ont le goût difficile, à qui pour plaire un ouvrage doit être « plein de doctrine et d'antique érudition, ou si délicats, que leurs oreilles rejettent toutes choses, si elles ne sont élaborées en perfection », sont prévenus par le titre qu'il n'est pas fait pour eux mais leur en promet d'autres à leur goût.

Ce serait donc une erreur de croire que son ambition brisée par les déceptions qu'il a vécues à Rome de 1553 à 1557, telles qu'elles se révèlent dans *Les Regrets*, ont définitivement mis fin à une haute inspiration. Ce type de recueil n'est pas propre à Du Bellay, *Jeux* est la traduction des *Lusus* des poètes néo-latins; ce sont des recueils particuliers, en marge, où se manifestent une grande liberté et le goût d'une intimité familière. Il n'y a pas d'unité d'inspiration, d'où le nom de *Mélanges* (Ronsard). L'adjonction dans le titre de *et autres œuvres poétiques* est justifiée par la présence de certaines pièces pour lesquelles le nom de *Jeux* ne convient pas. Encore faut-il justifier l'épithète « rustique » car le titre du poème « Épitaphe d'un chat » ne peut être considéré comme rustique, il y est clairement dit qu'il s'agit d'un animal domestique de ville, à Rome. Cet adjectif correspond aux œuvres néo-latines, intitulées *Farrago* (mélange de grains, synonyme de mélange de petites pièces mal cousues) ou *Silvae* mais surtout à *Bocages* de Ronsard. Le mot « rustique » a pris une connotation ludique. En effet, la campagne est toute proche de Paris, on va s'ébattre « ès champs » et si on veut connaître les passe-temps, les distractions des étudiants parisiens au XVI^e siècle, il n'est qu'à se reporter au chapitre XXIV du *Gargantua* (les trois derniers paragraphes) où l'on voit les jeunes gens, sous la conduite de Ponocrates, quitter la ville pour aller « en quelque beau pré » s'adonner aux plaisirs les plus variés à « Gentilly ou à Boulogne ou à Montrouge ou au Pont Charenton ou à Vanves ou à Saint-Cloud ». Si l'on retient cette définition de « jeux rustiques », le poème est donc tout à fait à sa place dans ce recueil. L'animal de compagnie est un passe-temps pour son maître : « Mon dieu, quel passe-temps c'était... », v. 87 ; il était « mon plaisir », v. 8 ; « Belaud me servait de jouet », v. 147. Mais Belaud lui-même se livrait à de « folâtres ébats », v. 68, « à mille passe-temps », v. 87, « Voilà, Magny, les passe-temps\ Où Belaud employait son temps », v. 103-104. Ils étaient, l'un pour l'autre, des compagnons de loisir. D'autre part Du Bellay traite un sujet mineur sur un ton humoristique et nous entretient de réalités quotidiennes, indignes des grands genres et discrètement de sa vie intime. Pourtant, fidèle aux recommandations de *Défense et Illustration*, il choisit un genre antique, l'épigramme mais non d'un être humain, un ami, un parent ou un personnage célèbre mais d'un chat.

L'« épigramme », mot d'origine grecque, inscription sur un tombeau, désigne un court poème épigrammatique, souvent un distique ou un discours funèbre. En l'occurrence, le genre de l'épigramme d'un animal chéri est bien connu dans l'Antiquité mais il ne s'agit pas d'un grand genre noble, tel que ceux préconisés par La Pléiade comme l'épopée, l'élégie ou l'ode. Le modèle qui connut un grand succès par la suite, c'est l'épigramme du moineau de Lesbie, pièce III des poésies de Catulle (87 ? - 54 avant J.-C.²) : la mort de moineaux et de passereaux inspira de nombreux poètes néo-latins, Marot et poètes marotiques ainsi que des poètes de la Pléiade dont Du Bellay lui-même.

Les chiens aussi connurent un grand succès et eurent droit à une épigramme, en particulier de la part de Marot, de Ronsard et de Du Bellay. Il y a même deux épigrammes de chiens dans les *Jeux* dont l'épigramme du petit chien *Peloton*. L'épigramme d'un chat a une double particularité, la première, c'est que notre poète y célèbre un chat à la différence de Ronsard³ qui en éprouve une véritable phobie, à

2 La pièce 2 des poésies de Catulle décrit les jeux de Lesbie avec son moineau ; le poème de Du Bellay peut être l'occasion d'une découverte de la poésie latine, au moins par la lecture de photocopies dans les deux cycles.

3. « Homme ne vit qui tant hâisse au monde / Les Chats que moi d'une haine profonde. » (*Le Chat*, 1569.)

une époque où cet animal dans le monde chrétien est très mal considéré et souvent maltraité comme suppôt du Diable, la deuxième, c'est d'avoir été un animal de compagnie chéri par son maître, alors que toutes les épitaphes évoquées ne concernent pas des animaux possédés par les poètes.

L'épitaphe gravée sur un tombeau s'adresse à un passant et l'invite à avoir une pensée pour le défunt, à méditer sur son destin, le chagrin des siens et sur la cruauté de la condition humaine vouée à une mort inéluctable ; dans notre poème, c'est Magny le destinataire de l'épitaphe. Il avait suivi à Rome, en 1553, le Cardinal Jean d'Avanson, chargé d'une mission diplomatique auprès du pape Jules III dans des conditions qui rappellent celles de Du Bellay, lui aussi, secrétaire du Cardinal Du Bellay. C'est ainsi que les deux poètes se rencontrèrent et devinrent amis. Dans les discours funèbres, il est de coutume de célébrer les qualités exceptionnelles du défunt qui rendent particulièrement douloureuse sa disparition. L'« Épitaphe d'un chat » ne déroge pas à cette tradition et commence par les lamentations de son maître dans les onze premiers vers sous la forme d'une énigme, c'est-à-dire d'un jeu, vers 5 : « Et pourquoi est-ce donques ? » dont la solution est retardée jusqu'au vers 12. Rien dans les vers précédents ne laisse entendre qu'il puisse s'agir d'un animal, tant l'expression de la douleur est hyperbolique : cette mort provoque en lui cet état que nous appelons dépression, caractérisé par le dégoût de la vie.

Au vers 1, « Maintenant le vivre me fâche » (exemple d'infinitif substantivé recommandé par la Pléiade) ; l'adjectif « éperdu » (en proie à un violent chagrin) est renforcé par l'intensif « tant ». Son désespoir semble causé par une perte matérielle « mon bien » et pourtant les vers 4 et 5 éliminent cette réponse :

Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse⁴.

Or, Magny ne doit pas être sans savoir dans quelle détresse financière son ami se débat et les lecteurs que nous sommes le savent aussi par *Les Regrets*. La suite du vers 9 « mon plaisir, mes amours » pourrait faire penser à la mort d'une amante mais nous savons aussi qu'il est alors dans une solitude affective totale. Dans cet octosyllabe fortement cadencé, 2\3\3, toutes les syllabes sont longues, elles ont toutes du volume si bien que l'anaphore du possessif placé en tête de vers puis deux fois après une coupe forte produit un effet d'insistance sur la dépossession dont le poète est victime.

Il continue à attiser la curiosité de son confident en retardant encore la solution de l'énigme, par une exclamation qui est un cri de douleur : « Ô souvenance grève ! », comme si l'émotion était ravivée par le rappel de son malheur, par le seul fait d'en parler. C'est psychologiquement juste mais il s'agit d'un habile procédé, surtout lorsqu'on reconnaît aux vers 10-11 ceux de Villon dans *Le Testament*, qu'il avait pourtant classé parmi « les épiceries » :

En écrivant cette parole
À peu que le cœur ne me fend.

Cela, juste avant d'énoncer la cause de son incommensurable chagrin qui paraît disproportionné, quelle que soit l'affection que l'on porte à un animal de compagnie ; la surprise est si grande qu'elle prête à sourire. Le procédé est repris au cours du poème : ainsi la description de Belaud est interrompue par une série d'exclamations (vers 56, 57, 58, 59), qui donne lieu à un développement topique sur la cruauté de la mort, elle-même personnifiée et responsable de sa haine de la vie (v. 65, 66), puis une nouvelle personnification de la mort (v. 161, 162) lui arrache encore une fois un cri de douleur « las... », « Et or, ô douleurs nonpareilles ! » (v. 165), enfin au vers 171, le désastre soudain provoqué par la perte de son petit compagnon est évoqué par une métaphore cataclysmique :

4. « Bourse / pour ce / Que... », une rime surprenante, finalement moderne.

tempête et foudre. Le ton du badinage sur un sujet aussi grave que la mort est donné dès le début du poème et se poursuit jusqu'à la fin.

Les vers 56, 57 concluent la partie qui développe l'idée de la beauté exceptionnelle (v. 12 à 55) rendant irremplaçable la perte de ce trésor :

Ô quel malheur ! Ô quelle perte,
Qui ne peut être recouverte !

« Perte » renvoie à « avoir perdu » (v. 4) et à « j'ai perdu » (v. 9). Avant d'être développé par le menu, le thème est annoncé par le superlatif absolu hyperbolique (v. 14-15) :

Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matière de chats...

En effet, ce chat est un chef d'œuvre de la nature dû au hasard, car il est très difficile de reconnaître la race de ce chat qui est sans doute un bâtard ; d'ailleurs la notion de race pour un chat, au XVI^e siècle, n'a sans doute aucun sens mais Belaud se trouve anobli par cette sollicitude de la nature ; il a reçu la beauté comme les poètes reçoivent le don de la poésie.

(En profiter pour faire remarquer le genre du nom « œuvre » et sa survivance en français moderne ainsi que l'absence d'article.)

La beauté du chat est présentée sous la forme du genre du blason, comme Du Bellay le dit lui-même aux v. 187-188 lorsqu'il émet le souhait (« Plût à Dieu ») d'avoir eu assez le talent

De pouvoir en quelque beau style,
Blasonner ta grâce gentile.

Voici la définition du blason, telle qu'on la trouve dans l'édition Saulnier des *Divers Jeux rustiques* : « Description détaillée et monographique d'un objet susceptible d'être inscrit dans une série (cheval, cuisine, gourmandise) parce qu'on imagine spontanément la galerie des animaux, des pièces du logis, des péchés. La nuance laudative ou critique du blason n'est que secondaire. »

Avec l'« Épitaphe d'un chat » il s'agit bien d'un blason, l'indéfini du titre le montre et le poète, pour mettre en valeur les qualités de Belaud, oppose ce dernier aux chats mal appris avec un réalisme que l'on pourrait dire naturaliste (v. 131-146) :

Belaud n'était point de ces chats (v. 131)

Comme un tas de chats... (v. 139)

De même, « son enfantin miaulement » n'a rien à voir avec les miaulements horribles de ces « gros marcoux terribles. »

Cependant, ce blason est aussi un hymne qu'il conçoit comme un pendant des *Hymnes* de Ronsard dans le sonnet LX des *Regrets*. Après avoir énuméré les thèmes nobles et grandioses traités par son ami, il déclare « de lui je ne suis digne » et annonce au destinataire du sonnet qu'il lui envoie le « petit hymne » « d'un petit chat ». Il y a antinomie entre la tonalité, le sujet de l'épitaphe et ceux d'un hymne, ce que souligne la répétition de « petit », c'est le ton du badinage, Du Bellay est novateur en créant l'épitaphe burlesque.

Noter la définition du burlesque (même si le mot n'existe pas encore, c'est tout de même une façon de souligner que Du Bellay fait partie des précurseurs du genre) : genre parodique qui consiste à louer gravement des objets futiles ou laids ou inversement.

Blason et burlesque devront être les deux axes de lecture du poème⁵.

5. À propos du vers 148, « Belaud ne filait au rouet » nous renvoyons à internet, à *Wikipédia* pour voir les célèbres grotesques de l'art roman qui décoraient les églises, les cathédrales ou les maisons, *La Truie qui file*, à Chateaudun ou

On peut donner comme travail personnel aux lycéens et à des collégiens de quatrième de montrer la vérité de l'observation, l'authenticité du rendu de l'aspect physique, des actes, des gestes et mouvements de l'animal. Il s'agit d'une description détaillée, des pattes, de la queue jusqu'à la tête, jusqu'à l'extrémité du museau : couleur, proportions, forme. L'animal pourrait faire l'objet d'une représentation plastique en suivant les indications du texte. Il faudrait, cependant, attirer l'attention sur certaines comparaisons ainsi : « Ras et poli comme satin » ne parle pas seulement à la vue mais aussi au toucher, l'octosyllabe dont la coupe n'est pas marquée après la quatrième syllabe donne la sensation d'une texture lisse et unie au contraire de l'estomac « velu », à la texture toute différente, donnant une sensation rêche, « de panne crêpelu ». La comparaison avec un docteur de la Sorbonne qui porte rabat est pittoresque ; de plus, c'est un coup de griffe, dans la tradition gauloise et rabelaisienne, contre le goût de la bonne chère et du bon vin de certains membres du clergé, en dépit de leur air sérieux démenti par leur « trogne » de bons vivants. Mais surtout on sera sensible à la poésie des vers 28 à 32 qui établissent une correspondance entre « la prunelle perse », c'est-à-dire d'un bleu-vert aux reflets changeants et l'arc-en-ciel dans un ciel encore mouillé. L'image est belle et mystérieuse par l'analogie de la forme, de la couleur des yeux avec l'arc-en-ciel. Cette analogie correspond aux croyances de l'époque sur l'analogie entre le microcosme et le macrocosme. Le rythme des vers correspond à un blason : pas de verbe dans la proposition principale que développent trois propositions relatives en quatre vers avec deux enjambements. Les sonorités mouillées en début de vers « yeux » et à la rime « pluvieux / cieux » (malgré la diérèse de « pluvieux ») évoquent un ciel de pluie. Nous avons là des rimes significantes⁶.

Il vaut la peine de laisser les élèves choisir les passages ou les vers qui retiennent leur attention, leur en demander les raisons et les aider à les commenter.

Enfin on ne peut laisser passer la série des imparfaits du subjonctif, certes, plus familiers aux lecteurs du xvi^e siècle qu'à ceux des temps modernes mais qui, par leur nombre, créent un effet comique surtout à l'intérieur d'un vers relativement court (v. 71 sq.), un comique qui naît aussi des allitérations en dentales et des assonances en [a].

De la même façon, une fois définie la notion de burlesque, c'est aux élèves de montrer l'aspect parodique de cet hymne funéraire. Par exemple ils peuvent relever tous les diminutifs qui exaltent non la grandeur de Belaud mais au contraire sa petitesse. Son nom est déjà le diminutif de « bel » auquel est accolé le suffixe *-aud*, de nuance gentiment péjorative.. Le nom de Belaud revient 19 fois en anaphore significative, souvent précédé du possessif ; à la vingtième fois, au vers 185, l'auteur l'interpelle sous une autre forme de diminutif « petit Belon », encore plus familier, comme dans un dernier adieu, et cette fois à la rime. Comment interpréter cette répétition ainsi que la récurrence du suffixe *-et*, *-ette*, ou *-el* « crêpelu », sautelât », recommandée dans *Defense et Illustration* ? Il ne peut s'agir d'une application mécanique de la recommandation. Question à livrer à la réflexion des lycéens.

Faire relever les reprises de « petit » et de tous les mots qui ont une connotation de petitesse toujours alliée à la grâce, ainsi en est-il de « mignon » et de « mignard », par exemple ou de « gentil ». La nature a accompli un miracle de mesure dans ce petit animal qui est d'une grande vivacité mais jamais inquiétant ou violent, ses yeux ne sont « point trop ardents », « son muflé lionin » rappelle qu'il est de la famille du roi des animaux mais il est petit ; il n'est pas mièvre mais

Chartres ou *L'Ane qui vielle* à Chartres, fréquente représentation en divers lieux, c'est-à-dire mauvais musicien.

6. L'étude de ce poème devrait inclure, à notre avis, un travail sur la langue et sur les ressources de la versification pour la mise en valeur du sens. D'autre part, un travail de réécriture d'un blason ou d'un contre-blason s'impose au collège et, si le professeur d'arts plastiques voulait bien s'y prêter, sa collaboration serait bienvenue (proposition pour les classes de collège).

plein de vie, ce que nous fait comprendre l'oxymore « gaillarde gentillesse », tandis que ce même adjectif rime avec « frétille », même suffixe ; et pourtant ce n'est pas une faiblesse, c'est voulu pour faire contraste, le sens prime, conformément à ce que préconise *Défense et Illustration*... Il y a des diminutifs qui induisent des comparaisons burlesques, par exemple, « musequin damoiselet » ; « musequin », diminutif de museau, concerne le monde animal alors que « damoiselet » est le diminutif de « damoiseau », le jeune fils du noble. Voilà donc Belaud promu fils de famille aristocratique et traité comme un enfant, « ce petit coquin », par son maître, bien des détails du texte le montrent. D'ailleurs il se livre à des jeux aristocratiques, l'escrime et l'épée : « il dégainait » mais ne griffait pas, il se contentait d'égratigner ; il a une certaine irascibilité de damoiseau « À coups de patte il escrimeait » mais il était sans rancune (v. 100).

Il tient aussi auprès de son maître la place aristocratique d'ami intime auprès du seigneur dont il partage l'intimité, comme c'était l'usage qu'on peut voir dans les films dont l'action se passe à cette époque :

Belaud était mon cher mignon,
Belaud était mon compagnon
À la chambre, au lit, à la table.

Le burlesque, parodie du grand genre de l'épopée ou de l'hymne, apparaît d'abord dans le choix du mètre, l'octosyllabe, plus souple, qui n'a pas la majesté du décasyllabe ni de l'alexandrin qui s'imposera plus tard, grâce à Ronsard. Le burlesque, c'est ce mélange des particularités animalières et des réalités de la condition humaine ; lorsque Du Bellay évoque le caractère inoffensif de Belaud ; « point mal-plaisant, « point mal-faisant », deux adjectifs composés⁷ sans omettre quelques péchés véniels qui rappellent son caractère de chat, il manifeste à son égard une indulgence qui le place au niveau des hommes « nous-mêmes hommes, / parfaits nous ne sommes », tout le comique réside dans l'indice personnel. Nous voyons Belaud, qui a droit d'être caractérisé par une épithète de nature, la mort aux rats, à l'oeuvre dans son combat contre cette engeance. Tout comme Homère a immortalisé les héros de la guerre de Troie, Du Bellay veut immortaliser (v. 18) la beauté de son chat pour que dure sa mémoire

... tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre. »,

vers qui terminent le poème dans un grandissement épique parodique dont La Fontaine saura jouer.

Les élèves trouveront facilement d'autres exemples de parodie, comme cette croyance selon laquelle les dieux lui auraient envoyé le présage de la mort de son compagnon ou la périphrase mythologique « la sœur de Cloton », (l'inflexible Atropos) et non Clotho pour évoquer sa mort. Là encore s'applique un principe de la Pléiade, la francisation des noms grecs, qui dans ce cas a le mérite de faire rimer de façon dérisoire Cloton avec Peloton, un chien.

Dans ce poème n'y-a-t-il que badinage, jeu poétique élevé au rang d'un petit chef d'oeuvre d'art, comme les critiques le présentent le plus souvent ? Ne révèle-t-il pas l'immense solitude de Du Bellay qui trouve un réconfort dans l'affection qu'il porte à son chat ? Cette épitaphe nous révèle également sa misère matérielle, les services rendus par l'animal qui protégeait son corps, « La sûre garde de mon corps » et même ses vers mangés depuis la mort de Belaud par les rats ; au passage, on devine sa gêne pécuniaire lorsqu'il insiste sur la modération de son appétit. Et puis de façon plus profonde, le poème peut amener à poser la question de la relation de l'homme avec le monde animal, de la place de l'animal dans l'échelle du vivant, selon les civilisations. Il donne l'occasion de faire réfléchir les jeunes à la question existentielle grave de la mort sur laquelle très tôt s'interrogent les enfants et ce, à partir d'un poème d'une tonalité amusante. Enfin, c'est un

7. Comme Du Bellay le préconise, il en est de même pour « nonpareilles » v. 165.

premier contact avec la langue du XVI^e siècle qui, sans être la nôtre, s'en rapproche et qui permet de mesurer combien elle était riche et quelle fut la noble ambition de la Pléiade.